

COMME MON PERE

Ca y est, c'est maintenant.

L'aube va dans peu de temps apparaître derrière la colline. Je dois faire vite. Je donne un dernier coup de ciseaux dans mes cheveux et laisse tomber la dernière mèche. Il y a encore quelques minutes ils étaient longs, à présent il ne reste que des épis hirsutes sur le sommet de mon crâne. J'attrape le bout de miroir posé sur la table et contemple le massacre, c'est parfait, on ne me reconnaît pas. Je passe un peu de suie sur mon visage pour lui donner un aspect plus masculin. C'est bien connu les garçons sont toujours plus sales que les demoiselles. J'entends un soupir dans mon dos, je me retourne et constate avec soulagement que le bruit que je fais ne réveille pas ma mère. Après tout, comment le pourrait-il ? Ce n'est pas le claquement de la paire de ciseaux ou le bruit de mes pas sur le plancher usé qui réveillera son corps fatigué. Si je fais ce que je fais aujourd'hui, ce n'est pas que pour moi, c'est aussi pour elle.

Ce matin, je laisse mon identité pour m'en créer une autre. Je change. Tout ce qui me constitue doit disparaître pour que je puisse réussir.

J'ai toujours été jalouse des garçons. Ils sont plus libres que nous, plus respectés, ils ont des responsabilités. Même leurs jeux sont plus amusants que les nôtres. Le pire est qu'ils peuvent aller en mer alors que nous restons sur le quai à agiter un mouchoir et attendre leur retour.

La mer m'a toujours appelée, comme elle a appelé mon père avant moi avant de le prendre sans me le rendre.

Voilà pourquoi je fais tout ça. Pour le retrouver. Mère n'y croit plus depuis bien longtemps. Elle pense que c'est ridicule de suivre une idée si folle, qu'après tout ce temps, il doit être mort, emporté par les flots. Elle a laissé partir la dernière lueur d'espoir lentement, petit à petit, et un matin elle ne s'est pas rendue sur la falaise comme chaque jour pour le guetter. Alors j'ai décidé d'entretenir la flamme pour nous deux, d'alimenter ce rêve un peu fou mais tellement beau. C'est moi qui me lève avant elle pour observer l'horizon sur le rebord, presque au dessus du vide, si proche de l'eau et si loin à la fois.

Je me relève et vérifie une fois de plus mon baluchon. Pas de tablier ni de jupon, juste de vieilles chemises trouées et des pantalons aux bas râpés ayant appartenus à mon père. Il y a aussi son couteau, un objet avec une grande valeur sentimentale, il sera certainement heureux quand je lui rendrai. J'espère ne pas avoir à m'en servir mais rien n'est moins sûr. En mer, on est confronté à bien des dangers.

Je me revois sur ses genoux, le soir lorsqu'il me racontait des histoires, celles sur des navires marchands découvrant des îles avec des trésors fabuleux, ou encore celles sur les grands galions transportant mille richesses. Je lui demandais alors si un jour je pourrais être le capitaine d'un bateau. Il ne m'a jamais répondu, car il ne voulait pas me décevoir.

Une femme ne peut pas être capitaine car une femme n'a pas le droit de poser le pied sur un navire. Selon les hommes, elles portent malheur et font couler les bateaux, pendre les capitaines et causent la ruine des marins. La punition prévue pour les femmes qui transgressent la règle varie d'un port à un autre, ça peut aller de l'enfermement à la pendaison en passant par toutes les tortures imaginables. Ma mère a toujours tenté de me préserver des atrocités du monde, de faire de moi une femme respectable, de me trouver un bon époux pour que je lui donne une bonne descendance. Je refuse. Je ne veux pas de ce « bonheur » si parfait à ses yeux. Je veux de l'eau à perte de vue, des étendues de terre inconnues et je veux enfin sentir les embruns glisser sur mon visage, comme me l'a si souvent décrit Père.

J'interromps le cours de mes pensées et passe le premier vêtement de cette nouvelle vie : une liquette qui, jadis, devait être blanche, un pantalon marron coupé au niveau des genoux, de vieux souliers de cuir usé bourrés de chiffons pour qu'ils ne glissent pas et une casquette trop large tombant sur le devant de ma tête. Je n'ai pas de miroir suffisamment grand pour me voir mais je pense que ça me dissimulera bien aux yeux des habitants de mon village.

Je prends conscience que Mère a dû sacrifier beaucoup de choses pour moi, quand je me rends compte de l'écart de qualité entre les oripeaux de mon père et les robes que je porte habituellement. Je contemple le spectre décharné qu'elle est devenue aujourd'hui, par ma faute. Jamais plus je ne serai un fardeau pour elle. Elle n'aura plus à travailler autant pour subvenir à nos besoins, comme je ne serai plus là. Elle pourra économiser pour réparer notre mansarde et rendre sa vie plus confortable. Elle n'a pas besoin d'une gamine indisciplinée et rêveuse comme moi. Elle pourra enfin être heureuse et trouver la paix. Il le faut.

Je m'approche d'elle. Elle dort encore. Je me penche et effleure une mèche grise qui dépasse de son bonnet. Un élan d'affection me pousse à déposer un dernier baiser sur sa joue, un baiser de petite fille pour rassurer, le dernier de mon existence. Mais je me retiens. Il ne faut pas échouer. Il faut partir tant qu'il est encore temps. J'étouffe un sanglot, attrape mon baluchon et passe la porte de la maison. Je m'appuie sur le battant et peux enfin respirer l'air matinal. Il est dur à ingurgiter tant ma gorge est serrée. Je me mords la lèvre jusqu'au sang pour ne pas pleurer. C'est trop dur, je ne peux retenir toutes mes larmes. Une seule coule lentement sur ma joue, une larme atrocement douce.

Au bout de quelques secondes, je me reprends et relève la tête, inspire profondément et marche. Ça n'a jamais été aussi difficile de marcher, comme si je découvrais le sol alors que je l'ai tant foulé. Sur les dalles du chemin, mes pieds mal assurés tremblent un peu. Alvilda, notre chienne, lève vers moi ses yeux plein de sommeil. Elle doit comprendre que quelque chose a changé car elle pousse un gémissement plaintif. Je lui caresse la tête et lui murmure : « Veille sur Mère, promets-le moi ». Elle ne dit rien mais son regard brillant d'intelligence et de sagesse animale me montre qu'elle a compris.

Rassurée, je me dirige vers le portail et jette un dernier regard derrière moi, j'ai le sentiment que je ne passerai pas cette porte avant très longtemps. Ici se termine la vie de Samantha O 'Bryan.

La lueur rose de l'aube pointe timidement derrière la colline. Bien qu'il soit encore tôt, le port est déjà en pleine effervescence. Les vendeurs à la criée font leurs premières ventes, les pêcheurs reviennent les filets plein de poissons, les tavernes ferment leurs portes et les marins sortent.

Le bateau est à quai. Il est beau. C'est le plus beau et le plus impressionnant que j'ai jamais contemplé ! Plus beau encore que celui qui a emmené Père il y a trois ans. Il est composé de deux mats avec des voiles blanches, d'un beau bois brun vernis, et il arbore même un visage de femme en figure de proue.

Sur la poupe on peut lire le nom de bateau peint en blanc : *L'impassible*.

Je me sens si petite tout à coup, je redeviens la petite fille impressionnée face à l'immensité. L'idée de renoncer me vient à l'esprit. Elle est aussitôt balayée par l'image de ma mère, seule et fatiguée dans notre mansarde. Je ne peux pas faire demi-tour, je ne veux pas.

Le vieux boulanger se tient près du quai, il tient sa bouteille de gnôle dans la main, avec un peu de chance il ne me reconnaîtra pas. Je me racle ma gorge et lance d'une voix se voulant plus grave et plus assurée :

-Dites moi, Monsieur, vous ne sauriez pas à qui appartient ce rafiot ?
Il ne tourne même pas la tête pour me voir et me répond d'une voix râpeuse :
-Pour sûr, il est à cet escroc de Mac Galleon ! Cette canaille veut ma mort !
-Pourquoi donc ? Est-ce un mauvais homme ?
-Parbleu non ! Il est l'un de mes principaux clients ! C'est toujours moi qui m'occupe du ravitaillement de *L'impassible*. Me faire travailler autant à mon âge, c'est criminel ! Mais vous ne trouverez pas plus honnête capitaine que cet homme là dans toutes les eaux du globe ! Ca, je puis vous l'assurer.
-Et où est-il ce Mac Galleon ?
-Au bout du quai. Il vérifie lui même les cordages et l'état de la coque de son navire. Il prend soin de sa barque, le bougre !
Je regarde dans la direction qu'il m'indique et le salue,
-Merci bien Monsieur, bonne journée !
Je me dirige d'un pas rapide vers le bout du quai. Je sens le regard vitreux du vieil homme sur mon dos. Ce n'est pas le moment pour qu'il commence à se poser des questions. Le capitaine a le dos tourné. Il contemple son bien, comme moi il y a quelques minutes.
- Hum ... Excusez-moi Monsieur ?
Ma voix est soudain moins assurée. Elle flanche. Je prends conscience de ma nervosité, je ne dois cependant pas perdre la face !
-C'est Capitaine, je te prie. Que puis-je faire pour toi mon garçon ?
Ca marche ! Il ne me prend pas pour une fille ! J'inspire un grand coup et me lance :
-Je suis Samuel O' Malley et je souhaiterais faire partie de votre équipage.
Un court instant de silence glaçant, où je peux l'observer à loisir. Il est si jeune ! Ses cheveux sont presque aussi hirsutes que les miens. Il a des traits taillés au couteau comme tous les marins et de grands yeux bleus remplis d'intelligence. Il ne fait pas que me regarder, il m'examine. J'ai peur qu'il découvre la vérité tant j'ai l'impression qu'il lit en moi.
- Voyez-vous ça ! Et quel âge as-tu Samuel ?
-J'ai 16 ans Capitaine.
En vérité, je n'en ai que 15, mais mentir à propos de mon âge semble judicieux pour arriver à mes fins.
-Et pourquoi ce métier ? Pourquoi mon navire ?
-Je n'ai plus de famille. J'étais garçon de ferme il y a encore quelques temps. Mais c'est la mer qui m'a toujours appelé. Mon père était marin. J'ai envie de suivre sa voie moi aussi. Si j'avais pu, j'aurais choisi le travail de marin directement. Mais ils ont dit que j'étais trop jeune.
-En effet ! Je trouve aussi que 16 ans est trop juste pour devenir un marin.
-Et selon vous, quand pourrais-je le devenir ?
-Attends quelques années, profite de ta jeunesse !
-Ma jeunesse ? Plus rien ne me retient ici ! Depuis des années, je n'ai eu de cesse d'attendre le jour où je quitterai cette ville et partirai en mer. Pendant tout ce temps, j'ai dû rester à terre, les yeux tournés vers l'horizon, les flots juste à mes pieds. J'étais comme prisonnier dans une cage, torturé de ne pouvoir partir. J'ai si souvent rêvé de me jeter dans les flots et me fondre dedans. Mais j'ai tenu bon. Et me voilà aujourd'hui devant vous. Je vous en supplie, engagez moi ! Je sais obéir aux ordres et me tenir correctement, je sais même lire et écrire !
A ces mots il ouvre de grands yeux. J'avais enfin capté toute son attention.
-Vraiment ? Et comment se fait-il qu'un simple garçon de ferme comme toi sache lire ?
-C'est ma mère. Lorsqu'elle était petite, elle était au service d'une grande Dame. Elle lui a appris à lire, afin qu'elle puisse raconter des histoires aux enfants le soir. C'est grâce à elle si

je parle correctement et si je me conduis bien.

C'était vrai. Elle était partie peu après sa rencontre avec mon père. Ils avaient construit une petite maison sur un lopin de terre acheté une bouchée de pain. Ils ne roulaient pas sur l'or, mais ils avaient juste assez pour vivre. Ils étaient heureux. Puis je suis arrivée. Père a dû retourner en mer pour des voyages de plus en plus longs, afin de subvenir à nos besoins. Et un jour, il n'est jamais revenu.

Il faut que je me ressaisisse, que je n'y pense plus. Je mets fin à ma contemplation du vide et découvre que le Capitaine me fixe. Ca y est ! Il a compris. Il sait que je ne suis pas un homme. Il va certainement prévenir les gardiens du port qui me ramèneront dans ma mesure.

Mais à ma plus grande surprise il me dit:

-Tu as de la chance d'avoir connu tes parents. J'ai grandi dans un orphelinat et je ne sais pas lire. J'ai touché le pont d'un bateau pour la première fois à 9 ans, et depuis, je n'en descends presque jamais. Si je t'engage à bord ce n'est pas par charité. Ca ne sera pas facile.

-Je suis résistant Capitaine.

-Le peu de confort que tu as ici, tu ne l'auras pas dans un bateau.

-Je m'adapterai.

-Toutes les lois que tu connais changeront. Ce n'est pas le même monde.

-C'est justement ce que je veux, depuis toutes ces années. Je connais les risques et j'apprendrai les règles.

Il s'arrête. J'ai peur. Il est si déstabilisant.

-C'est d'accord. Je t'engage. Tu m'apprendras à lire et en échange, je répondrai à toutes tes questions. Le reste du temps, tu seras un marin ordinaire, et ne compte pas sur moi pour te soutenir si tu te mets l'équipage à dos.

-Merci mille fois Capitaine !

J'ai réussi je suis engagé ! Je n'aurai pas coupé mes cheveux et laissé ma pauvre mère derrière moi pour rien !

Il me sourit et me fait signe de le suivre.

Je ne marche plus sur le quai froid et humide mais sur un nuage, et je dois me retenir pour ne pas danser et chanter. Tous mes espoirs et mes rêves peuvent enfin se réaliser.

Ce n'est pas un mince exploit de se faire passer pour un homme. D'autres femmes l'ont certainement tenté avant moi, mais je n'en ai jamais eu vent. Se faire engager ce n'était rien. Maintenant, je dois tenir.

Tenir jusqu'à ce que je retrouve Père. Je n'aurai de cesse de le chercher sur toutes les mers du monde. Je n'obtiendrai satisfaction que lorsque je le prendrai dans mes bras et lui rendrai le couteau auquel il tient tant.

Je ne craindrai ni la mort, ni le froid, ni la faim. Je serai digne de retrouver mon héritage et de porter son nom à nouveau. Ce jour là, et jusqu'à la fin des temps, le nom des O' Bryan sera synonyme d'exploration et de bravoure ancestrale ! Les marins chanteront des chansons à la gloire de notre famille. Les vieux loups de mer raconteront des histoires sur nos aventures aux petits enfants !

Je remarque au dernier moment que le capitaine Mac Galleon s'est arrêté. Je manque de trébucher. Il se penche vers moi, si près que je sens son souffle sur mon visage devenu cramoisi. Il me regarde dans les yeux à un point tel qu'il semble scruter mon âme. Puis il lance d'un ton solennel :

-Bienvenue à toi Samuel O' Malley , nouveau matelot de *L'impassible* .

Lena GROULT T1L.